

Chapitre 3 – L’humain sacré

Où l’art de la rencontre anéantit l’écart entre la conviction de la dignité absolue de l’humain et nos projections imaginaires sur l’autre

Pierre : Pour être non-violent, il faut malgré tout une force. C’est quoi cette force ? D’où vient-elle ? Qu’est-ce qui fait qu’on peut être fort sans être violent ?

Robin : Je pense que dans les prérequis indispensables à ça, le premier c’est une conviction chevillée au corps et à l’âme : chaque être humain sur terre est sacré. Chaque être humain est précieux, unique. Chaque être humain peut aimer et être aimé, et il n’y a rien de plus grand à vivre que cela, l’amour donné et reçu. Et il n’y en a pas un qui vaut moins qu’un autre. Le SDF ne vaut pas moins que le ministre. Le PDG de multinationale ne vaut pas plus qu’un ouvrier. Le mec qui m’agresse ne vaut pas moins que moi. Je ne vaud pas plus que lui. Mais moi non plus, je ne vaud pas moins que lui. Sauf que lui est dans un tel état qu’il ne sait pas qu’il est sacré. Moi je le sais, qu’on est aimé, qu’on est sacré, qu’on a du potentiel humain inexploité, qu’on est invité à l’infini, à de l’ambition en amour, en amitié... Mais il y en a qui ne le savent pas du tout. Ils sont englués dans leur souffrance sociale, éducative, affective, psychologique, personnelle, une réalité dure... La force c’est d’être persuadé que l’autre vaut beaucoup plus que ça et que je peux le lui révéler. Par le dialogue, je peux passer outre son agressivité. Ce n’est pas grave s’il frappe. Ce n’est rien. Si je prends une torgnole, je prends une torgnole ; si je réponds, j’en prends douze et je me fais démolir. Devant l’agression, si je fonctionne avec fuite ou peur ou réponse violente,

je suis tout le temps perdant, dix fois sur dix. De toute façon même si j'échappe aux coups en fuyant, je ne suis pas heureux de cette expérience. En fonctionnant de façon non-violente, neuf fois sur dix ça va marcher ! Et la dixième fois, si ça ne marche pas, tant pis, ça vaut le coup de tenter ! À un moment, soyons juste pragmatiques, choisissons l'attitude qui est efficace.

Pierre : C'est ça, c'est-ce qui est le plus efficace...

Robin : Et puis, c'est fatigant la violence, à subir au quotidien avec un sentiment d'impuissance. Moi je veux vivre tranquille. Pour vivre tranquille, il faut que l'autre me respecte, et que je le respecte. Les gens se trompent avec les gens agressifs parce qu'ils voudraient qu'ils soient polis. « Ah tu as vu comment il m'a parlé ? Il a été agressif ! » Ben oui, tu crois quoi ? Que tu ne vas rencontrer que des gentlemen dans ta vie ? Oui maintenant tu le sais, il y a une certaine probabilité que chacun croise régulièrement une personne violente, qui ne peut pas faire autrement, ne sait pas faire autrement. Donc qu'est-ce que tu fais ? Le mec il est comme ça, tu réagis comme lui ? Tu n'as pas d'autres outils ?

Pierre : On a dû vous traiter de doux rêveurs, de penser pouvoir résoudre la violence de rue comme cela...

Robin : Oui, mais en fait, ceux qui pensent que tout va bien se passer tout le temps, ou qu'en s'armant et se surprotégeant ils vont être tranquilles et heureux, ce sont eux les naïfs ! Nous au contraire, on est hyper réalistes, on voit réellement les gens comme ils sont et surtout comme ils pourraient être. Et on a des résultats, on est pragmatiques ! Qui est naïf en fait ?...

Pierre : Qu'est-ce que tu veux dire par « Comme ils pourraient être » ?

Robin : L'aider à faire éclore chez lui la plus belle part de son humanité, qu'il explore d'autres modes de relations, qu'il découvre que finalement il peut aussi vivre en paix avec d'autres qui ne sont pas de son milieu. Une façon de l'emmener à lui-même, dans une relation un peu apaisée... Les moments où j'ai vraiment avancé, c'est quand il y a eu des histoires qui m'ont aidé à comprendre ces mécanismes

Chapitre 4 – Les héros des cités

Où des rencontres merveilleuses bousculent le jeu des apparences et dynamitent les a priori

Pierre : Dans nos projections imaginaires, dans la façon générale de penser ce que l'on appelle « les quartiers », est-ce qu'on n'occulte pas le fait qu'il y a une grande majorité de gens tranquilles, que l'on pourrait rencontrer tout à fait normalement ?

Victor : Bien sûr, il y a tellement de beaux petits moments qui font du bien. En arrivant dans le quartier, très vite je m'inscris et je fais partie de l'équipe de basket des Mureaux. J'étais motivé pour y aller, mais premièrement, je n'ai pas le même niveau que les mecs, deuxièmement, je ne connais personne. Et en plus, je n'ai pas la carrure, mais ça, ce n'est pas grave ; quand on n'a pas la carrure, on se faufile. Et quand j'arrive dans l'équipe, ils ont tout de suite repéré que j'étais chrétien et il y a Omar qui me dit avec un grand sourire à chaque fois que j'arrive à l'entraînement « Hey Jésus », et quand il dit ça, je sens que ça tressaille en moi, c'était bon comme reconnaissance. Et maintenant, un autre, Monji est un de mes meilleurs amis ; Monji, c'est un grand qui a toujours sa djellaba, sa petite barbe ; je connais sa fille, et il vient me chercher ; c'est formidable cet accueil qu'ils m'ont fait.

Pierre : Un petit bonheur simple du quotidien dans la grisaille des blocs...

Victor : La simplicité justement : parlons-en ! Dans mon année au Rocher à Toulon, alors que nous accompagnons la rentrée en classe des enfants de l'école, la petite Leïla nous interpelle depuis la porte de son école primaire située à une cinquantaine de mètres. Un grand geste de la main nous invite à venir la voir. Mes collègues, Claire et

Fabien, partent alors la rejoindre. Arrivés à un mètre de la jeune fille qui avait participé à la plupart des activités de l'accueil de loisirs du Rocher pendant les vacances de février, mes deux frère et sœur de mission s'aperçoivent que des perles de larmes ruissellent sur ses joues. « Bien, pourquoi pleures-tu ? » lance alors Claire d'une voix douce et attentive. « Parce que je suis contente de vous voir... ». Quel plus beau cadeau que de percevoir dans le regard d'un enfant le sentiment qu'il se sent aimé ! Car c'est ni plus ni moins notre mission. Une fois les réacteurs de l'amour allumés, un jeune garçon ou une jeune fille est capable de se dépasser et de construire sa vie.

Pierre : Il se crée des liens invisibles.

Victor : Et on s'attache rapidement aux jeunes que nous suivons presque chaque jour ! Je sens les « bonjours » quotidiens, les sourires échangés, les petites discussions que nous avons avec eux et les rires sédimenter dans mon petit cœur. Nous tissons des relations d'amitiés.

Robin : Effectivement, on rencontre des personnes agréables, il y a des familles merveilleuses, des personnes exemplaires. Et je vais aller plus loin, il y a des gens extraordinaires, il y a des héros du quotidien ! Dans tous les quartiers, toutes les cités on peut trouver des personnes exceptionnelles pour qui on pourrait élever une statue, en reconnaissance à tout ce qu'ils apportent à leurs proches, leurs voisins, à rendre la vie plus supportable, acceptable.

Victor : Mais pour les connaître, il faut aller oser la rencontre...

Pierre : Vous avez des exemples ?

Robin : Oh oui... Parlons un peu de la Cayolle, un quartier si cher à mon cœur ! À Marseille, au bout des quartiers-sud sur la route des premières calanques, le plus gros bidonville de la commune s'est étalé à partir des années 50/60, abritant jusqu'à 5000 personnes. Des travailleurs immigrés, des gitans, quelques harkis après l'indépendance de l'Algérie, des chômeurs suite au choc pétrolier des années 75, les plus pauvres parmi les pauvres qui ne pouvaient se loger. Au musée de l'immigration à Paris, on trouve des photos d'habitations de cette époque, des immenses demi-tonneaux métalliques de 12 à 15

mètres de long, où plusieurs familles se partageaient l'espace avec quelques palettes, des bâches... À un moment, il n'y avait que trois points d'eau pour plusieurs milliers de personnes. Les conditions de vie étaient les pires de la ville ; ce quartier avait eu très vite la pire réputation de violence de Marseille.

Pierre : Pire que les quartiers-nord ?

Robin : Largement ; les quartiers-nord n'étaient pas encore dégradés comme ils le sont aujourd'hui, même si ça a commencé avec le boum du chômage vers 75. La Cayolle est entourée de quartiers très agréables pour gens aisés, une véritable frontière symbolique s'est installée entre ces deux populations si différentes. On n'en entendait parler que pour sa délinquance, les rackets entre collégiens, les trafics, les vols de voiture, quelques drames internes dus à des balles perdues. C'était à deux kilomètres de chez moi.

Pierre : Quand on est un petit bourgeois aisé des quartiers-sud, comment est-ce qu'on débarque à la Cayolle ?

Robin : En sortant du séminaire à 20 ans, ma vocation se détourne vers l'éducation spécialisée, et je devais accomplir mon service national en tant qu'objecteur de conscience. Je cherchais une association éducative où je pourrais passer trois ans, un an en attendant mon incorporation et deux ans de service national civil. Suite à mes premières histoires de rue à Avignon et Marseille, je me dis que je pourrais peut-être commencer par la Cayolle, à la fois le plus proche et, semble-t-il, le plus dur.

Pierre : Pourquoi chercher le plus dur ?

Robin : Pour savoir si l'attitude éducative non-violente expérimentée précédemment a vraiment du sens, j'ai pensé qu'il fallait aller l'éprouver là où cela paraît le plus compliqué, sinon difficile de valider la démarche ! Gandhi et Luther King ne se sont pas planqués, ils se sont dressés volontairement là où ils savaient qu'ils allaient être confrontés aux pires violences ; mais c'est là que les combats sont les plus exigeants, les plus signifiants, les plus beaux, et pour eux, les plus féconds.

Je prends donc rendez-vous avec le directeur d'une association

qui travaillait pour l'éducation, l'animation et l'insertion, l'ARENA. J'arrive pour mon premier entretien, je rentre dans le quartier, impossible de trouver. Je m'approche de trois gars, je demande où c'est. « On va t'amener, laisse ta mob ici... » et un des trois me dit « Non, suis-moi avec ta mob, je t'accompagne » Donc j'éteins la mobylette, je la pousse et on marche, on discute ; arrivés à l'asso il me dit « Mets bien ton antiviol, mais je vais rester là pour surveiller ta mobylette quand même ». J'ai l'entretien avec le directeur, je sors, il m'attendait vraiment. On discute, on commence à s'apprécier, je m'en rappellerai toute ma vie de ce moment, c'était un mec doux, agréable. On se regarde et il me dit : « Bon, il faut que je m'en aille parce que y a un truc que je dois faire, et toi qu'est-ce que tu fais ? – Ben là je suis libre. – Tu veux venir au cinéma avec moi ? C'est la sortie du film Gandhi... » Un mercredi d'octobre 1982 ! C'était la première séance. Je suis allé voir le film avec lui. Moi, à l'époque Gandhi et Luther King étaient mes maîtres. Et j'avais les larmes aux yeux pendant le film, d'abord parce que le film était bouleversant sur l'apprentissage de la non-violence, sur la recherche de réconciliation hindous/musulmans, Gandhi hindou qui cite les Évangiles, et moi, j'étais assis à côté d'un gars de tradition musulmane. Je me dis : j'arrive dans le quartier le plus fou de Marseille, et le premier mec que je rencontre, il m'éduque à la non-violence, c'est juste hallucinant ! Aziz, inoubliable. Aziz et son ami Souleymane deviennent mes deux premiers potes, très vite. On a le même âge. Je me mets à bosser pour l'asso, on se voit quasi tous les jours ; ils m'apprennent tout sur le quartier ; certains avaient vécu leur enfance dans les tonneaux... Je découvre l'endroit où ils sont relogés, des constructions agréables à l'œil, mais bâties au moindre coût, où l'on pouvait voir parfois des fentes entre le mur et le plafond, le mistral s'engouffrant en plein hiver, 14 degrés chauffage à fond... Je découvre des musulmans fidèles, j'apprends sur l'Islam, sur les codes de relation du quartier. Introduit par Aziz et Souleymane, les premières familles qui me reçoivent chez elles m'épatent de dignité, de politesse, d'énergie pour s'en sortir, d'humour. C'est eux qui m'ont permis de me familiariser

avec le quartier, d'être accepté partout, de fréquenter sans souci les gars de leur génération qui avaient fréquemment des problèmes avec la Justice. Je bossais avec le grand frère d'Aziz, éducateur ; Aziz jouait de la guitare, moi aussi ; Souleymane du djembé ; on faisait de la musique, on animait ensemble des soirées, le carnaval...

Pierre : Quel était ton rôle ? On a l'impression que tu n'es pas arrivé dans le quartier comme un travailleur social classique...

Robin : J'étais associé à tout ce qui était organisé, le soutien scolaire tous les soirs, l'animation socioculturelle les mercredis et quelques week-ends pour les enfants, tenir un club-foyer pour les plus grands, des chantiers d'insertion de préapprentissage dans les métiers du bâtiment. Mais après le boulot, je retrouvais mes amis, je prenais du temps, je restais tard. Effectivement, quelle chance pour moi ces rencontres ! Ça m'a permis d'être perçu comme un familier, j'étais reconnu, souvent invité à des fêtes.

Et je vois bien que leur meilleur ami là-bas, qui s'appelle Karim, fait tout pour m'éviter. Quand j'arrive, je suis super content de rencontrer les deux, mais quand j'arrive, Karim s'en va. Je le vois fonctionner dans le quartier et je me dis qu'il a l'air extra ce type. Il me fascinait. Le respect qu'il a de la part de tous les autres, c'est hallucinant... Moi je ne comprenais pas et à un moment, je demande à Souleymane « Qui c'est vraiment Karim ? – Le jour où t'es ami avec Karim, t'es le roi du quartier ». Il était d'une famille où ils étaient tous d'une droiture reconnue. En fait c'était la famille importante, une référence du quartier. Et c'est là que le club de foot du quartier s'est remis à exister. Étant un fondu de foot, j'ai dit que j'étais prêt à aider au club. Ils ont rigolé, ils m'ont dit qu'il fallait venir après les heures de bureau. Et Karim me dit : « Tu viens avec moi t'occuper des juniors, les 15-17 ans ». Je n'en revenais pas. C'était le gros test, il devait penser « Je ne vais pas lui filer une équipe tout seul, je vais le prendre avec moi, on va se coltiner les plus durs ! Et puis s'il s'en va, pas grave »... Il s'attendait à continuer tout seul. Et ça s'est super bien passé. Moi j'étais à fond ; il fallait qu'on soit costaud devant les jeunes ; c'était les ados, la génération intenable. J'ai proposé à Karim